

Théâtre

HENRI GHÉON AU CANADA

Cet été, un grand dramaturge français rendra visite aux Canadiens ; il faut en remercier les PP. de Sainte-Croix, de Saint-Laurent, qui ont d'abord fondé la troupe des « Compagnons de Saint-Laurent », réplique de celle d'Henri Ghéon en France, et qui, pour former à bonne école leurs jeunes acteurs, font venir près d'eux le maître actuel du théâtre chrétien.

L'œuvre de Ghéon nous est connue depuis longtemps. *Les Aventures de Saint Gilles*, *Les Trois Sages du Vieux Wang*, *Le Noël sur la place* ont obtenu maints succès auprès de nos auditoires de collèges. Au Congrès Eucharistique National, à la fin de ce mois de juin, se déploiera, sur les Plaines d'Abraham, un des spectacles qui peuvent le mieux faire connaître son talent d'artiste chrétien, *Le Mystère de la Messe* ; on y pourra découvrir la richesse de l'inspiration et la beauté de l'élément plastique. En France, la popularité de Ghéon est croissante. On le cite comme poète, critique, romancier, hagiographe, dramaturge surtout ; il a réussi à enthousiasmer une partie du peuple catholique pour la cause du théâtre catholique ; il a fait comprendre que la vie chrétienne doit grimper sur la scène. Modèle de fécondité littéraire et de ténacité à défendre sa cause, à frapper sur le clou qui ne veut pas enfoncer, il électrisera, pendant son bref séjour au Canada, l'âme des jeunes et suscitera aussi, espérons-le, des artistes conscients de leur tâche, décidés à s'attaquer sérieusement à la besogne.

Pour mieux comprendre la sincérité de cet artiste chrétien, risquons un essai de biographie.

La vocation chrétienne

C'est à Bray-sur-Seine, le 15 mars 1875, que naquit Henri-Léon Vangeon, que nous connaissons sous le pseu-

donyme d'Henri Ghéon. Il nous a livré dans *l'Homme né de la Guerre* le récit sincère de sa conversion au catholicisme : nous pouvons donc facilement suivre les étapes de son âme vers la foi.

Il est né catholique ; sa mère était chrétienne, mais son père ne pratiquait pas ; hélas, comme dans trop de foyers insoucians, on laisse grandir l'enfant sans lui faire vivre pleinement sa foi, sans lui faire prendre conscience de ses devoirs. Il suit le courant ordinaire, mais par routine, sans convictions ; il lui faudrait un exemple vivant de vie chrétienne, autre chose que de pures considérations impersonnelles et des conseils abstraits ; il ne sent pas, chez les autres, vivre la Foi, il n'en comprend pas l'émouvante réalité. Il a une mère chrétienne, pourtant, mais qui ne songe pas que son enfant peut douter, et dont l'influence est presque annulée par le père, et par les professeurs de l'école, et par la banalité des gens que l'enfant croise dans la rue.

Mon père, dit-il, ne m'eût pas dit un mot pour m'arracher à la foi maternelle, et Dieu sait, je puis l'avouer, quelle préférence secrète m'attirait vers ma mère. C'est pourtant mon père que je suivais ¹.

Le jeune garçon fréquente un lycée qui n'est pas pervers, mais où la religion passe officiellement pour chose indifférente ; il y a là pourtant un aumônier, mais un aumônier pour la forme, qui voit bien son peu d'influence, et qui n'ose pas s'affirmer, qui ne tente pas de rendre attrayante la matière qu'il professe.

Il parlait abstraction. Il dissertait, savamment, je le crois, sur le péché originel, sur les vertus théologiques, sur la grâce. Notre connaissance de Dieu ne sortait de là ni plus claire, ni plus profonde, ni seulement rafraîchie. Sur notre petit champ sacré, les connaissances humaines empiétaient un peu davantage chaque jour ².

Rien de vivant, rien d'impulsif comme éducation religieuse. Le jeune Henri, qui a presque quinze ans, se désaffecte peu à peu de la foi catholique . . . Un dimanche,

1. *L'Homme né de la Guerre*, p. 15.

2. *Ibid.*, p. 16.

sa mère l'appelle : « Voyons, tu vas manquer la messe ! » Et lui, un peu honteux de ce qu'il va dire, mais résolu, et prenant conscience du pas qu'il fait : « Je n'y vais pas . . . Qu'est-ce que tu veux, maman ? je ne crois plus ! » Il nous raconte lui-même la scène, et il ajoute : « Je disais vrai. Je n'y mettais ni fronde, ni libertinage. La source était déjà tarie¹. » Et pendant plus de vingt années, il vit dans cette nuit, non pas en adversaire, mais en indifférent ; il va son chemin, « sans Dieu, et sans besoin de Dieu ». Plus tard, ce sera un immense besoin de Dieu qui remplira sa vie, et qui provoquera son activité.

Il continue ses études, et passe par l'Université de Paris ; en 1901, il revient à Bray-sur-Seine et pratique la médecine pendant huit ans. Il fait vivre sa mère, et sa sœur, restée veuve avec deux fillettes ; mais, dès lors, sa vie est celle de l'esthète : l'Art le captive. Sa religion se résume dans le culte de la beauté, dans les chefs-d'œuvre du paganisme et de la Renaissance. Il s'est déjà lié d'amitié avec André Gide, il a subi l'influence de Nietzsche, il admire Beaudelaire, et se rapproche de l'école naturaliste, dont les tendances lui semblent « se dessiner vers un art très humain et très sain ». Il a collaboré au *Mercure de France* et à l'*Ermitage*, où se rencontrent des artistes laborieux, tout à fait insoucieux de réclame et de soucis matériels. Il montre dans ses articles une tendance très marquée pour les auteurs étrangers : Gorki, Tchekov, Thomas Hardy, Knut Hamsun . . . En 1909, il fait partie des fervents disciples qui fondent la *Nouvelle Revue Française*. Cette année-là, il se fixe à Orsay, et commence à subir l'influence de Péguy. Pour se distraire, il voyage. C'est à Florence, en 1912, qu'il ressent ce qu'il appelle sa « crise d'Italie », prologue de sa conversion.

J'admire tout, oui ! Mais mon choix est fait : et c'est, quoi que j'en aie, celui que désignent mes larmes ; c'est Giotto, c'est Angelico, c'est le Masaccio de l'apôtre Pierre ; tout le reste gravite autour. J'essaie bien de me raccrocher au paganisme ; mais le maître de mon amour, dès à présent, c'est l'Art le plus rapproché de la Foi².

L'art le ramène un peu à l'Église, mais cette conversion superficielle ne suffit pas ; Dieu va se servir d'une influence plus impérieuse.

1. *Ibid.*, p. 14.

2. *Ibid.*, p. 31.

En 1913, il visite Rome ; au début de 1914, l'Anatolie et la Grèce. Il revenait d'Athènes, lorsque éclata la Guerre. « A partir de la fin juillet, il n'y en eut plus que pour la patrie. Impossible d'errer ! Le Français le plus tiède avait perdu le droit de disposer de lui ². » Santé débile, on l'avait exempté, bien contre son gré, de tout service militaire. Mais il réussit à s'engager volontaire, comme médecin de la Croix-Rouge, dans une ambulance du nord. Puis, il devient médecin aide-major, à Paris ; à la fin de décembre 1914, il est sur le front belge. C'est là que Dieu l'attend. Les amitiés sont vite conclues à la guerre ; elles peuvent être vite brisées, et les âmes s'y révèlent dans de grands devoirs ! Son ami André Gide lui a déjà parlé d'un certain Pierre Dupouey, lieutenant de vaisseau. Trois rencontres suffisent à sceller une inviolable amitié. Le lieutenant, comme Ghéon, aime à causer d'art et de littérature : « Sans le décor de la guerre, rien que de tout banal. » Ghéon ne le réalise pas trop, mais il subit l'ascendant de cette âme forte ; aucun entretien proprement religieux, pourtant ! aucune conversation décisive ; mais un charme, une paix émane de l'officier, une emprise toute surnaturelle le rive à l'âme qui l'écoute.

Il suffisait de voir une seconde le lieutenant de vaisseau pour lire sur ses traits la force. Son front, sa carrure, ses gestes, tout en lui révélait une puissante individualité. Il était né pour commander, pour s'imposer, pour affirmer son être ¹.

On a causé des événements quotidiens, de la guerre et de la bravoure, de littérature, de peinture, de musique . . . au hasard des circonstances. Que s'est-il passé ? Ghéon ne se rend pas compte de la force qui l'attire vers l'officier, « cet ami de mon ami G . . . , que j'ai rencontré trois fois dans ma vie ! J'ai même déjeuné avec lui une fois ! Cet officier vaillant, cet homme gai et grave, artiste et beau causeur, qui n'a fait que passer, sans me laisser un mot de confiance ². »

Le Samedi-Saint 1915, Dupouey est frappé à mort. La catastrophe ne brise pas une amitié naissante ; elle va la faire s'épanouir, elle va dévoiler à Ghéon l'influence qu'il

1. *Parti-pris*, p. 138.

2. *L'Homme né de la Guerre*, p. 83.

a subie. Il apprend la nouvelle quinze jours plus tard, et il en éprouve une douleur qu'il n'aurait pas soupçonnée.

Quel choc ! dit-il. On sent autour de soi un gouffre qui se creuse. On est penché dessus, on n'en voit pas le fond : on reste là, pris de vertige. . . . A peine rentré dans ma chambre, je fonds en pleurs.— Il est mort ! Il est mort sans que je le revoie ! sans que je sache même qu'il est mort ¹.

Pressé de connaître la raison de son émotion, Ghéon cherche, consulte, s'informe, interroge jusqu'à l'aumônier et trouve enfin le secret : son ami était un saint.

J'ai connu beaucoup d'âmes et de belles âmes, lui répond l'aumônier, elles ne sont pas rares chez les marins ! jamais nulle part la pareille ².

La douleur a fait place à l'admiration, à l'enthousiasme ; tout au souvenir de son ami, il se plaît à revivre ses entretiens, il comprend un peu, maintenant, la réalité de la foi, il admet la sainteté.

Même la raison trouve ici son compte. J'ai connu un saint, j'ai pleuré un saint et tout s'explique justement par sa sainteté : le prestige de Dupouey, ma timidité devant lui, mes pleurs étranges quand il meurt, ma certitude intime de sa gloire, tous mes pressentiments d'hier, et toute ma joie d'aujourd'hui. Je tiens le mot sacré, la clef unique ³.

Encore impressionné de cette découverte, il rédige un poème intitulé « Adieu », et montre un âme qui s'ouvre aux splendeurs de l'au-delà.

Miracle de la guerre ! nommez-le
L'Ange voilé qui vous inspire
L'Esprit qui souffle le délire
Dont me voici tout envieux.

Je croirai pour vous, si je ne puis croire
Pour moi, misérable païen
Il vous faut un tombeau moins vain
Que notre mortelle mémoire.

.....

1. *Ibid.*, p. 83.

2. *Ibid.*, p. 88.

3. *Ibid.*, p. 97.

J'aime la vie, mais je sais
 Qu'il y a plus beau que de vivre,
 C'est de la perdre sans regret
 Pour mieux survivre.

J'aime la terre, mais, ami,
 Il y a plus beau que la terre,
 Puisque vous êtes parti
 L'âme plus claire.

(3 mai 1915) ¹

C'est la grâce qui opère la conversion ; elle a surgi au contact d'une âme ardente et généreuse, qui rayonnait la fierté de sa foi. Ghéon sait la grande faveur qu'il doit à Dupouey, et c'est en des termes éclatants qu'il atteste sa gratitude :

Je dédie le récit de ma conversion à Dominique-Pierre Dupouey, héros et saint, qui m'apparut, un matin de bataille ; qui échangea quelques paroles et quelques regards avec moi ; qui tomba sur l'Yser à la veille de Pâques en l'année sanglante 1915, pour participer pleinement à la Résurrection de son Maître, et, m'entraînant dans son sillage lumineux, me réapprendre la prière après plus de vingt ans d'oubli et changer dans ma bouche le goût de la vie ².

Mais il ne fait aucun pas, encore, vers la réconciliation officielle. « Je ne fais pas un seul geste pour m'éclairer ; cela ne me vient pas, comme on dit, « à l'idée ». Inconsciemment, je compte sur la grâce . . . ³ »

La conversion de l'esprit est réalisée depuis les premières rencontres ; on ne résiste pas à une âme si forte. Le cœur, lui, passe encore des heures d'inquiétude et d'obscurité. Mais, petit à petit, avec peine parfois, il se soumet à toutes les exigences du catholicisme. La lutte est dure, mais la victoire ne s'annonce que plus belle ; l'âme prie avec ferveur, et la grâce pousse toujours à faire le pas décisif. A la Noël de 1915, Henri Ghéon est converti. Pour le ramener à Lui, Dieu s'est servi d'une influence vivante, d'un homme dont la conduite imposait l'admiration ; Ghéon retrouve la foi catholique : elle va « centrer sa vie » ⁴.

1. *Ibid.*, pp. 108-111.

2. *Ibid.*, p. 9.

3. *Ibid.*, p. 111.

4. « Centrer sa vie », titre d'un article de Ghéon sur Pierre Dupouey dans *Vie Spirituelle*, tome 42, p. 273.

La vocation dramatique

Ghéon est poète, on le sait ; il a déjà publié *Chansons d'Aube* et *Algérie* ; il a fait, cinq ans durant, de longues recherches sur le vers libre ; on comprendra que son style y ait gagné une souple harmonie.

Surtout, il est dramaturge.

Comment je suis venu au théâtre ? Je crois que je n'ai jamais pensé que je pourrais faire autre chose ¹ !

Il a reçu de ses parents le goût du théâtre, que l'on aimait à la passion, dans sa famille ; il va grandir dans cette atmosphère ; et, à huit ans déjà, il révèle dans ses jeux ses dispositions pour le théâtre : sur quelques planches qui servent de tréteaux, il amène ses petits camarades, organise le spectacle, dirige la troupe, indique les principales étapes de la représentation. Au Lycée de Sens, il raffole des marionnettes et court les troupes foraines ; de bonne heure, il a pris goût à la lecture : ses grands-parents et un oncle ont accumulé toutes les œuvres théâtrales du dix-neuvième siècle ; il lit tout avec avidité, et ses premières économies, les premiers centimes qu'avec fierté il fait sonner dans son gousset, s'épuisent vite à l'acquisition, dans une collection à bon marché, des volumes où il peut trouver Racine, Corneille, Shakespeare... « A douze ans, sinon plus tôt, dit-il, j'avais reçu des empreintes ineffaçables. » Plus tard, à l'Université, il recherche tous les spectacles, prend contact avec Dumas, Augier, et la comédie moderne (qu'il trouve insignifiante). Il écrit lui-même le *Pain* et l'*Eau-de-vie*, tragédies populaires à conclusions morales. Il publie en 1911 « Nos directions », conférences sur la poésie et le drame.

Le théâtre lui apparaît évidemment comme le meilleur moyen de traduire tous les élans de vies fécondes et intenses, de faire connaître les grands gestes ignorés ou méconnus. Converti, il sent maintenant la réalité du surnaturel ; il comprend le besoin de Dieu, et il veut répondre à cette nécessité ; il médite des mystères déjà entrevus, il relit des vies où se rencontre une grande intensité d'action. Et puisque son influence deviendra plus effective au théâtre,

1. *Sept*, 10 mai 1935, *Courrier des Lettres* : interview de Ghéon par Christian Melchior-Bonnet.

où il révélera des exemples vivants et renouvellera leur emprise, il choisit les tréteaux comme terrain d'action catholique ; il y suggèrera la vertu tout en amusant et en reposant ses auditeurs, — et c'est un bon moyen. Il restera artiste ; il deviendra apôtre.

Il est sensible d'ailleurs à l'influence que peuvent exercer des caractères puissants, et si lui-même aujourd'hui jouit du bienfait de la foi, n'est-ce pas un cœur fort et magnanime qui l'a gagné ? Son œuvre traduira donc cette inclination, mettra en scène des figures réelles, pleines de vie, et qui seront conquérantes, qui imposeront leur supériorité.

Ghéon doit aussi sa vocation de dramaturge à des influences moins intimes. Jacques Copeau exerça sur lui une action décisive. Parlant de la recherche du vrai théâtre, Ghéon dit lui-même :

Sur ce terrain, Copeau demeure notre maître... Il est le premier, — le seul, — qui en ce temps ingrat ait eu le cœur et le génie, n'étant ni comédien, ni régisseur de profession, de sauter sur la scène avec une idée juste de la scène, avec nos espoirs et nos rêves, et de tenter de leur donner un corps. Il y a réussi¹.

Qui est Jacques Copeau ? Fondateur, et directeur depuis 1909, de la *Nouvelle Revue Française* (avec Ghéon parmi ses collaborateurs), il institue en 1913, avec quelques amis, le théâtre du Vieux-Colombier. Puis, pendant dix ans, il forme de jeunes acteurs, les « Copiaus » comme on les appelle, ou « La Compagnie des Quinze ». Ce que l'on doit à Copeau, c'est l'idée de l'éminente dignité de son art. Pour lui, le texte et le spectacle forment un tout ; et le décor, le jeu, la danse, la musique jouent un rôle efficace dans la représentation. Après lui, les efforts des contemporains vont au même but, et « sans lui, il n'est pas sûr que toute une part du théâtre contemporain existerait. Les efforts de notre temps, même s'ils ne se réclament pas directement de Copeau, ont été rendus possibles par le succès du Vieux-Colombier, succès moral immense, plus

1. *Jeux, Tréteaux et Personnages*, numéro 5, page 148. Fondée en 1930 sous la direction d'Henri Brochet, cette revue catholique d'Art dramatique, de format modeste, publie chaque mois un texte dramatique, des chroniques diverses, des analyses de livres ou de périodiques, des croquis... Elle est indispensable à tout metteur en scène sérieux ! 5, Place St-Étienne, Auxerre (Yonne), France. Spécimen sur demande. Abonnement pour le Canada : 35 fr.

grand que le succès matériel »¹. Si Ghéon ne fut pas élève de Copeau, il fut son grand ami, il sut profiter de son exemple, et le faire servir à la cause du théâtre chrétien.

Tout invite Ghéon à se faire du théâtre une carrière ; il écrira donc, et lui-même acteur, il jouera ses pièces. En 1920, au début de sa production dramatique, il écrit :

Nous ferons ce que nous pourrons. Mais le terrain étant par définition catholique, il semble que nous possédions, dès à présent, tout un gisement à exploiter de sujets neufs, quoique fort anciens, dédaignés jusqu'ici par tous nos auteurs ; les tragédies religieuses de nos provinces, la légende et les miracles de nos saints, l'histoire religieuse de la France et du monde. . . . D'autres pièces suivront, de la même veine ; j'en ai d'autres, il en faut beaucoup. Elles valent ce qu'elles valent, mais elles ne sont pas « fabriquées ». Elles sont nées spontanément pour satisfaire une nécessité intime. Elles ont été écrites, je l'avoue, avec joie, avec foi . . . ; elles mêlent volontairement, mais naturellement, le comique au tragique . . . Si elles ne sont pas fameuses, d'autres en composeront de meilleures, et voilà tout. Mais je le répète, il faut commencer, et je commence².

Depuis quinze années passées, plus de cinquante pièces ! Et il s'en trouve, parmi, d'émouvantes et de sublimes.

Pour mieux servir la cause qu'il adopte, Ghéon devient bientôt chef de troupe. Nous avons vu Jacques Copeau fonder les « Compagnons des Quinze ». Cette troupe interprète au théâtre du Vieux-Colombier la pièce qui doit faire connaître les ambitions de Ghéon, *Le Pauvre sous l'Escalier*. C'est le 17 février 1924 que les « Compagnons de Notre-Dame » donnent leur premier spectacle. Depuis longtemps déjà, Ghéon désirait créer une compagnie d'amateurs catholiques ; les représentations de ses œuvres, en effet, se multipliaient dans les collèges, les œuvres, les patronages.

Il sentait à quel point une fausse manœuvre était capable de discréditer son action et de faire dévier un mouvement encore mal assuré ; il avait la certitude qu'on est souvent trahi par ses meilleurs amis, et qu'on est souvent servi le mieux que par soi-même. Il attendait seulement l'occasion de pouvoir, comme il l'écrivit plus tard, tout d'abord rassembler à Paris en une compagnie cohérente, entraînée et ne redoutant pas l'effort, les meilleurs de nos interprètes. Puis, par leur entremise modeste et

1. Robert BRASILLACH, *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1936, p. 796.

2. Cité par Calvet, *Renouveau Catholique*, p. 375.

dévouée, proposer au public, celui qu'on appelle « le grand public », infidèle, à demi fidèle et fidèle, quelques-uns de essais dramatiques, dans les conditions même où ils sont nés¹.

Le 6 juin 1924, dans un atelier de la rue Montparnasse, Ghéon jette les bases de ce qu'il nomme alors les « Confrères de Saint-Genest ». Pendant les vacances, il rédige le « règlement intérieur des Compagnons de Notre-Dame », et quelques semaines plus tard commencent les répétitions. Cette troupe d'acteurs n'est pas une troupe ordinaire ; nous dirions aujourd'hui que c'est un groupe spécialisé d'action catholique ! « Le Groupe des Compagnons de Notre-Dame est fondé en esprit de foi, pour la louange de Dieu et l'exaltation de ses Saints, par le moyen de l'art, sur le théâtre. » Ainsi débute le règlement intérieur. Et puis, pour marquer le caractère spirituel de l'œuvre : « Le Groupe se recrute exclusivement parmi des acteurs non professionnels, de foi et de pratique catholiques ; leur concours sera gratuit... Il se place sous la protection de la Bienheureuse Vierge Marie, Reine du Ciel. » Ajoutons qu'ils ont pris peu à peu l'habitude de garder l'anonymat sur les programmes. Les compagnons ont la vie dure : ils doivent partager leur temps entre leurs occupations d'acteurs chrétiens, et l'exercice de leur métier, le soin de leur famille, etc. Mais la foi, l'ardeur, l'esprit de sacrifice n'ont jamais manqué chez eux. Pendant six ans, ils ont tenu leur rôle, sans défection. Avec une patience admirable, ils ont soutenu leur cause ; ils ont donné régulièrement leurs spectacles, devant peu d'auditeurs ; ils se réunirent chaque semaine pour se former à leur art. Comme le semeur, ils ne voyaient pas le résultat de leur travail quotidien ; mais depuis, la moisson a levé, riche, confiante...

« L'art dramatique, écrivait Chancercel, est un art qu'il faut suer² ! » Que de difficultés pour les compagnons ! L'espace manque pour les répétitions ; on doit courir de salle à salle, s'installer dans des ateliers trop petits ; puis c'est le manque d'argent, puis les défections inévitables des comédiens (mariages, service militaire, entrées en religion, raisons professionnelles). Ghéon lui-même est surchargé : il compose la plupart des textes, il est metteur en scène,

1. *Jeux, Tréteaux et Personnages*, numéro 46, p. 26.

2. *Cahiers de Sainte-Jehanne*, mars 1930.

il fournit les maquettes des costumes et des décors, il se charge de l'organisation matérielle, de la publicité. Et entre temps, un article pour telle revue, une conférence à tel groupe . . . Enfin, en 1931, lassitude ; il désire reprendre un peu sa liberté.

Pouvait-on, dit-il, prolonger longtemps ce paradoxe d'équilibre instable ? La voie était tracée, le branle était donné, un répertoire était constitué, un public peu nombreux mais fidèlement attentif encourageait nos tentatives. Il convenait de les reprendre sur un sol moins mouvant, dans des conditions plus saintes et avec des moyens plus sûrs : une scène de répétition, un groupe d'acteurs limité, et la discipline première rétablie dans sa plus absolue rigueur ¹.

Ce fut l'œuvre d'Henri Brochet de ne pas laisser mourir les Compagnons de Notre-Dame. On identifiait, à juste titre, Ghéon à ceux-ci ; Brochet reprend l'œuvre sous un autre nom ; mais, en réalité, aucune faillite : simple transmission de pouvoir du maître au disciple, de la génération de soixante ans à celle de quarante.

Le 6 juin 1931, dernière manifestation des Compagnons de Notre-Dame ; le 24 du même mois, un groupe de travail se constitue au sein des Compagnons, sous la direction de Brochet ; en présence de Ghéon, on prend l'engagement de ne pas laisser périr l'œuvre qu'il a soutenue pendant plus de six ans ; le groupe qui renaît se nomme « Compagnons de Jeux ». Mais il ne faut pas s'y tromper : aucun changement notable ne s'est produit, puisqu'il s'appelle aussi le « Groupe d'étude et de travail des Compagnons de Notre-Dame ». Henri Brochet consacre sa petite revue *Jeux, Tréteaux et Personnages* à la diffusion de l'idée. Et sa troupe a toujours été l'interprète ordinaire des pièces de Ghéon et des autres du genre. Bien entendu, les Compagnons de Jeux adoptaient le « règlement intérieur ». En 1933, Brochet publiait ce règlement dans sa revue ², avec quelques notes d'ordre plus pratique ; et il formait le vœu que se répandent les troupes qui auraient même idéal :

Si le théâtre chrétien, tel que nous le voulons, voit se multiplier en France et au-delà des frontières, les groupes de ses compagnons,

1. *Jeux, Tréteaux et Personnages*, numéro 47, p. 62.

2. *Idem.*, numéros 31, et, dernièrement, 74.

le règlement des Compagnons de Notre-Dame doit être leur règlement. C'est pour qu'ils le connaissent, pour qu'ils l'adoptent, et pour qu'ils se groupent autour de nous à son ombre qu'aujourd'hui nous le publions.

Le groupe des Compagnons de Jeux continue à donner chaque semaine ses représentations. Quand d'autres groupes théâtraux ont faibli, les Compagnons sont toujours là pour défendre la cause du théâtre chrétien. Les « Quinze » n'existent plus ; la « Ghilde dramatique » n'existe plus ; le « Bon théâtre » n'existe plus. A travers des difficultés (ils ont joué parfois devant sept spectateurs), les Compagnons de Jeux vivent quand même. Bien entendu, ils ne se bornent pas aux seules pièces de Ghéon, ni même aux seules pièces « chrétiennes », mais ils veulent rendre populaires des pièces excellentes, ignorées souvent, et qui savent divertir sans cesser d'édifier. Leur devise, celle que Ghéon leur premier Patron, avait donné à sa troupe, ne laisse aucun doute sur leurs ambitions :

Pour la Foi par l'Art dramatique.

Pour l'Art dramatique, en esprit de Foi.

En souhaitant la bienvenue au grand dramaturge qui vient les visiter, les Canadiens doivent se persuader qu'ils ont cette année l'heur de recevoir un théoricien du théâtre, sincère, personnel. Il exposera dans quelques causeries sa conception du théâtre, activera l'effort de reconstruction de notre art dramatique, blême, hésitant, ou bien insignifiant. Il faut que notre théâtre prenne meilleure santé, et tous doivent y travailler. Un art, de source fraîche et limpide, va remplacer les remous actuels, si nous voulons écouter, pour la rendre nôtre, la pensée d'un grand artiste chrétien.

Chronologie des œuvres de Ghéon

Nous croyons utile d'ajouter la liste des ouvrages de Ghéon, établie d'après la date de composition, autant que possible. Elle nous semble complète. Les titres mis entre parenthèses ne sont pas des titres de pièces de théâtre.

1897 : (*Chansons d'Aube.*)

1898 : (*La Solitude de l'été.*)

1905 : (*Algérie.*)

- 1908 : (*Moments.*)
 1911 : (*Nos Directions.*)
 1912 : *Le Pain.*
 L'Eau-de-vie.
 (*Le Consolateur.*)
 1915 : (*L'Homme né de la Guerre.*)
 (*Foi en la France.*)
 1916 : (*Foi en Dieu.*)
 1918 : (*Le miroir de Jésus.*)
 1919 : *Les Trois Miracles de sainte Cécile.*
 Le Martyre de saint Valérien.
 (*La vieille Dame des Rues.*)
 1920 : *Le Pauvre sous l'Escalier.*
 La Farce du Pendu dépendu.
 Le Mort à cheval.
 1921 : *Le Comédien et la Grâce.*
 1922 : *Le débat de Nicolazic.*
 Jeux et Miracles pour le peuple fidèle, Ière série :
 { *Le Mort à cheval.*
 { *Les aventures de saint Gilles.*
 { *Le dit de l'homme qui aurait vu saint Nicolas.*
 Saint Maurice ou l'Obéissance.
 Le conte de trois jeunes filles à marier.
 1923 : (*Parti-pris. Réflexions sur l'art littéraire.*)
 Jeux et Miracles pour le peuple fidèle, IIe série :
 { *Le crime de Frère Genièvre.*
 { *La bergère au pays des loups.*
 { *Le grand combat de l'ermite et du dragon.*
 La merveilleuse histoire du jeune Bernard de Menthon.
 Justine et Cyprien.
 Le miracle de l'enfant bavard.
 Le Jeu de Notre-Dame en la vallée des Anges.
 Peau d'âne.
 Les Propos interrompus.
 Le Chat botté.
 1924 : *Le miracle des Pauvres Claires et de l'homme au képi brodé.*
 La Parade du Pont au diable.
 Le Triomphe de saint Thomas d'Aquin.
 La Joyeuse Farce des Encore.
 1925 : *L'Impromptu du charcutier.*
 La vie profonde de saint François d'Assise.
 Le mystère de la Vierge qui doit enfanter.
 1926 : *Les Trois Sages du Vieux Wang.*
 Le Petit Poucet.
 L'impromptu des Trois Lettres (par GHÉON et J. REYNAUD).
 La rencontre de saint Benoit et de sainte Scholastique.
 La belle au bois dormant.
 1927 : *Démos, esclave ou roi.*
 Le Triomphe de Notre-Dame de Chartres.

- 1928 : *La Fille du Sultan et le bon Jardinier.*
 (*Le Curé d'Ars.*)
Le damné pour manque de confiance (d'après TIRSO DE
 MOLINA).
- 1929 : (*Les Jeux de l'Enfer et du Ciel*) 3 vols.
- 1930 : *Il y eut deux enfants de roi.*
La petite fille aux allumettes.
- 1931 : (*Sainte Anne d'Auray.*)
Épiphanie.
Bernadette devant Marie.
Le Mystère du Roi saint Louis.
 (*La bergère au pays des loups, mise en conte.*)
- 1932 : *Job.*
 (*Promenades avec Mozart.*)
Le Jeu de tout à moi.
Le Mystère de l'Invention de la Sainte Croix.
Le grand pardon de Saint-Jean le Baptiste.
L'impromptu du faux docteur.
L'Avare, le gourmand et la coquette.
Isidore le fat.
- 1933 : *La Mort de Lazare.*
La mystérieuse légende d'Ermesinde.
Le Songe d'une nuit d'été en Vivarais.
Le Noël sur la place.
La paysanne de Vallécas.
 (*Sainte Thérèse de Lisieux.*)
- 1934 : *Le Mystère de la Messe* (d'après CALDERON).
Les petits clercs de Santarem.
- 1935 : *Un ban pour la critique.*
Le mystère du Feu vivant sur les apôtres.
Féeries :
 { *Peau d'âne.*
 { *La belle au bois dormant.*
 { *La petite fille aux allumettes.*
 (*Saint Jean Bosco.*)
L'impromptu de 23 heures.
Le Noël de Greccio.
Violante.
La bacchante.
La Reine endormie.
La Complainte de Pranzini et de Thérèse de Lisieux.
Le galant Barbe-bleue.
L'habit neuf du Grand-Duc.
- 1936 : *Les Trois Martyrs Fuscien, Victorin et Gentien.*
 (*Chants de la vie et de la foi : 1897-1934.*)
 (*Noël ! Noël !*)
- 1937 : *Le Mystère des Prodiges de Notre-Dame de Verdun.*
Suzanne et les Vieillards.
 (*Les détours imprévus.*)
 (*Saint Nicolas.*)

Judith.

Le Rosaire de France.

1938 : *La Quête héroïque du Graal.*

Le Mystère de saint Laurent.

Le Mystère de Reims.

Eugène POIRIER, S. J.